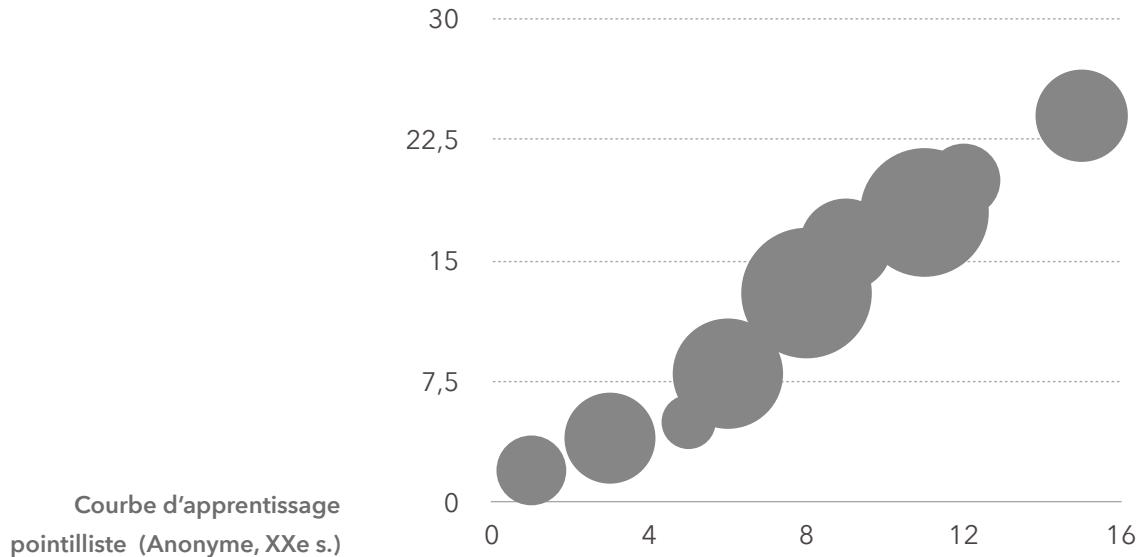


# GUSTAVE.

fanzine indestructible / n°42 / mars 2015



## Explications

Oui, nous vous devons des explications. Car nous avons tardé. Dans notre précédente livraison, accompagnée d'une délicieuse soupe chinoise que certaines d'entre vous n'ont pas encore fini de digérer, nous vous promettons pour le mois de janvier une nouvelle formule de 24 pages, remplie d'articles passionnants et de révélations promptes à faire trembler le Landerneau. Nous avons mis un peu plus de temps que prévu. « Deux mois ? Mais, ce n'est rien, avec la crise de la presse, les internets, tout ça tout ça... » rétorquerons avec indulgence ceux qui découvrent ici ce merveilleux journal. Oui, mais voilà. Ce n'est pas depuis deux mois que nos plus fidèles ami(e)s attendent\*. Pas deux mois, non. Vingt et un ans.

\* Spéciale dédicace à Tom, Mat, Merlin, Tristan, Philippe, Ming-Lie Maryse, Anne-(claire), Eric, François, Sabine, Régis et quelques autres qui nous ont quitté en route - bande d'impatient(e)s.

Nous ne nous attarderons pas sur les causes de ces perturbations. Le passé c'est le passé. La vie court, vole et va. Nous préférons, avant de commencer cette nouvelle aventure, citer notre ami René Char : « *Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience.* ». Belles lectures jusqu'en 2036. On est -très- heureux de vous retrouver.

Stéphane Bataillon.

*« Quel est de tous les hommes le plus inquiet ? Celui qui veut être le plus heureux et le plus en repos. »*  
Diogène contant la vie de Bion de Borysthène, Vies des philosophes.

## Raison

On se demande souvent ce qui nous fait vibrer. Ce qui nous fait monter des larmes profondes de joie. Mais on ne s'attarde pas. On passe à autre chose de peur de la réponse. D'une peur d'avant la peur de la formulation. Peut être mieux comme ça. Sans risque de s'avouer des moments trop fugaces, des notes pas assez hautes, des paroles méprisées. Sans risque d'être acculé à devoir reconnaître ces rêves oubliés qui nous intimeraient de jouer notre vie, sans attendre. Sans bonheur. Sans repos. D'un unique désir.

## Élevage

Je regarde. Je regarde des gens dans le métro. Ils jouent avec leurs portables. Ils écoutent de la musique avec leurs écouteurs. Ils ne me regardent pas. Ils n'ont pas le temps. De me regarder, de s'ennuyer, de penser. A eux, à leur vie, à ce qu'ils pourraient changer. Ils jouent avec leurs portables et c'est bien plus facile comme ça. Alors je sors mon portable. Je joue avec mon portable. Pour remplir ce temps. Oublier. Oublier qu'ils ne me regardent pas. On ne se regarde plus. On ne se regardera plus jusqu'au moment où l'on paniquera. Pour un bruit. Ensemble. Alors on bougera. Tous dans un même élan. En se disant que ce n'est pas possible. Que meuh non, ce n'est pas possible. Mais on sera déconnecté. Mais n'y aura plus de batteries. Et la porte de métal se refermera derrière nous.

On aura été des hommes.

PANORAMA

Brouillard dans la plaine

Une mer de nuages  
préserve le face à face  
de nos lumières.

Yéti pris en flagrant délit.

# SHIN JIN MEI

Regarder le corbeau  
attendre sur le banc

Observer le bourgeon  
qui deviendra la feuille

« Si nos yeux ne dorment pas,  
Tous nos rêves s'évanouissent »  
*Shin Jin Mei (46)*

Le vent se lève  
le volet claque  
les volutes de fumée  
annoncent la gorgée

Et l'univers  
Et nous.

## Au parc Montsouris

Depuis cinq ans, je travaille juste à côté du parc Montsouris. Je n'y suis jamais entré. Aujourd'hui, enfin, je retourne m'y balader. Car ce parc est mon parc, ce parc est notre parc.

Petit, mon père m'y emmenait chaque jour. Une exigence, un sacerdoce. Pas juste pour me faire prendre l'air. Pour connaître l'adversaire qui deviendrait ami. Pour découvrir son clown au contact de l'eau, de l'herbe, du métal des clôtures. Jeu de mime proposé afin de prendre conscience que je n'étais pas seul. Et sa chaleur brisait toute la glace de l'hiver. Pour moi.

Je me rappelle aussi du kiosque à musique où il n'y avait pas de musique. Mais un conteur. Un vieux conteur qui nous racontait des histoires et puis disparaissait. Un joueur de flûte d'Hamelin qui aurait laissé les enfants à leurs parents. En guise de gratitude. De n'avoir pas reproduit. D'avoir brisé le cercle de l'absence, de la crainte, de l'ennui. De ce froid. Nous étions, mon père et moi, les princes d'un jardin.

Et nous jouions les rois.

« Tous les dragons de notre vie  
ne sont peut-être que des  
princesses qui attendent de nous  
voir heureux ou courageux. »

Rainer Maria Rilke

## L'invention du poème (20)\*

Le goût des mots dans la bouche, les retenir en soi. Les faire tourner comme une boule d'air. Le goût du sang, de la lumière, de la neige. De l'angoisse de ce manque qui obsède la vie. Qui n'est pas là. Qui sera. Peut-être. Mais peut-être pas, mais sûrement jamais. Cerner ce vide à transformer. Pas de monstres, pas de visage. Vu dans un rêve l'autre jour, masqué. Remplacer ce vide ? Accumuler encore ? Non, disparaître un peu, en retrait, pour trouver le mouvement de son monde, un balancement. S'assoir. Confus et heureux.

\* Pour les épisodes précédents, rendez-vous (sans plus attendre) sur [www.stephanebataillon.com](http://www.stephanebataillon.com)

MINIME > D'UN  
TREMLEMENT DE COUDE /  
IMPULSER LES LUMIÈRES.

## Formule

Formule comme si. Comme si nous n'avions qu'une seule nuit, entre deux devoirs sur table, pour sortir le numéro. Bouclage accéléré. Formule resserrée. Épurée jusqu'à l'os.

Quatre pages. Quatre heures. Quarante minutes après avoir médité cette idée folle dans le calme d'une joie. Float like a butterfly, sting like a bee. Mille milliards de neurones qui se remettent à rire pour déniaiser la nuit. On aurait pu faire un best of, une reprise, se lover tranquillement dans ces pages d'happy days. Ça aurait fait plaisir. Alors, on feuillette, on sourit, ça remonte.

Mais on se dit aussi que l'on a mieux à faire, mieux à dire et mieux à inventer. L'excitation, intacte. D'ici et de maintenant. Seul. Sans limite et sans lois. Juste pour le plaisir. D'Herbert Léonard et du triangle d'or. Et de crier Johnny Johnny come home. Et d'être très sérieux. Plus sérieux que jamais. Et se dire que jamais on aurait dû finir.

« Je vous souhaite une bonne nuit »

Gustave n°0 (21) Juin 1991